coup mieux s'il s'agissait d'un décret du gouverneur *ob dec(retum)* et cela d'autant plus que l'abréviation *dec* pour *decretum* est une des plus répandues qui soient en épigraphie latine.

Malgré les réserves que nous venons de formuler, ce travail rendra certainement des services et permettra aux spécialistes de l'administration romaine de mieux pénétrer les *arcana imperii*.

H.-G. PFLAUM.

Histoire religieuse.

L. L. TELS-DE JONG, *Sur quelques divinités romaines de la naissance et de la prophétie* (Thèse de doctorat de l'Université de Leyde) : Delft, Grafisch Bedrijf Avanti, 1959, 140 pages.

Cette très savante étude, écrite en un français fort élégant, se compose en fait de plusieurs monographies juxtaposées. La première, la plus importante, concerne la déesse Carmenta ; elle est prolongée par un essai d'interprétation des noms d'*Anteuorta* et de *Postuorta*, deux « divinités » qui soutiennent des rapports très étroits avec Carmenta. Une autre étude, sans rapport direct avec les précédentes, est consacrée à la déesse *Parca* et, en général, aux Parques romaines. Enfin, quatre chapitres d'inégale longueur traitent des *Fata* et plus particulièrement des *Fata scribunda*.

Mme Tels-De Jong soutient que Carmenta est une divinité guérisseuse très ancienne, spécialisée dans l'obstétrique : elle l'attribue aux « Villanoviens » établis sur le Palatin (il y aurait sans doute à dire sur cette appellation quelque peu hardie) ; ce serait une personnification du *Carmen* magique, appliqué à la naissance. Il resterait à expliquer pourquoi une divinité du *carmen*, sous sa forme la plus générale, a pu assumer des fonctions aussi étroitement spécialisées. Il resterait aussi à préciser les rapports topographiques postulés par l'auteur entre Carmenta et le Palatin. La découverte (non mentionnée, il nous semble, par Mme Tels-De Jong) du temple de Carmenta reporte le culte au pied du Capitole et l'éloigne singulièrement du village palatin. Une fois de plus, un culte prétendu « palatin » se situe bien loin de la colline sainte ! Une récente étude (Q. F. Maule et H. R. W. Smith, *Votive Religion at Caere...*, Berkeley, 1959) insiste sur le fait que presque toutes les divinités italiques anciennes ont, à un moment quelconque, assumé des fonctions médicales. La spécialisation de Carmenta se trouverait-elle éclairée par les *fauissae* de Caeré et de Satricum? La question méritait d'être posée. Il nous semble que l'auteur, ici, n'a pas assez hardiment dépassé le domaine linguistique et étymologique pour replacer les faits religieux dans le contexte italique.

L'interprétation d'*Anteuorta* et de *Postuorta* comme deux épithètes de la Carmenta *obstetrix* est fort tentante. Elle risque de recouvrir un fond de vérité, et l'on doit faire un mérite à Mme Tels-De Jong de l'avoir proposée.

L'étude de *Parca*, déesse de la naissance elle aussi, nous laisse plus sceptique. Peut-on affirmer que Mars est un « dieu de la végétation »? C'est là s'aventurer grandement, et les rapports de Mars avec les déesses sont fort complexes. Ils ne sortent guère éclairés de l'analyse proposée ici. La thèse de Mme Tels-De Jong est le premier essai d'un esprit bien informé dans les approches de l'histoire religieuse. Les faits cités sont le plus souvent justes et intéressants. La complexité des problèmes soulevés laisse place aux doutes en face des solutions. Mais n'est-ce pas inévitable en pareille matière?

Pierre GRIMAL.

Jean-Paul BRISSON, *Autonomisme et christianisme dans l'Afrique romaine de Septime-Sévère à l'invasion vandale* : Thèse, Paris, de Boccard, 1958, 456 pages.

C'est un courage digne d'admiration qu'a eu M. Brisson d'entreprendre un travail de si longue haleine, en sachant corriger lui-même bon nombre des vues que présentait son ouvrage de semi-vulgarisation *Gloire et misère de l'Afrique chrétienne* (cf. *R. É. L.*, t. XXVII, 1949, p. 378-379). Par un labeur acharné de dix ans, mené en dépit d'une cécité totale, il a su faire œuvre scientifique originale touchant le donatisme, œuvre différente à la fois de l'*Histoire littéraire* de Monceaux et de l'histoire « pure » de W. H. C. Frend. Le titre même : « *Autonomisme et christianisme* », montre bien quel problème a surtout retenu l'attention de l'auteur : le point de jonction entre les vues théoriques concernant l'Église (vues commandées par le fait religieux chrétien) et les réalités politiques, économiques, sociales, en une province et un siècle déterminés. Théologiens et historiens ont coutume d'aborder ces problèmes chacun avec son optique propre. Il est heureux qu'un pont soit jeté entre des recherches aussi éloignées l'une de l'autre que, par exemple (pour nous en tenir à l'Afrique), *La théologie de saint Cyprien* du P. d'Alès et *Les Vandales et l'Afrique* de Courtois : celui-ci considérait à priori les controverses idéologiques comme négligeables pour l'historien. La dualité qui apparaît dans le plan même de M. Brisson, et que d'aucuns lui reprocheront peut-être, part d'un effort louable à mes yeux : « Ce schisme, écrit-il (p. 29), dont le caractère national a préoccupé plus d'un théologien moderne, apparaît dans son ensemble comme une combinaison assez complexe d'éléments religieux et sociaux. On a beaucoup discuté de l'Église et des sacrements ; on s'est battu entre

chrétiens certes, mais aussi entre paysans et grands propriétaires, entre populations révoltées et représentants de la force publique. Les théologiens ont argumenté, les empereurs ont légiféré... Nous sommes donc parti des faits qui nous ont paru le mieux établis, c'est-à-dire des faits religieux... C'est seulement dans une deuxième partie que nous avons tenté d'apprécier les relations du schisme avec les phénomènes sociaux qui l'ont accompagné. Cette méthode nous a paru mieux adaptée à la complexité des phénomènes étudiés qu'une progression chronologique ». Bipartition légitime en effet, car ce serait une optique trop moderne, en même temps qu'une entorse à la chronologie, de considérer la controverse ecclésiologique comme un simple épiphénomène de réalités économiques et sociales.

M. Brisson expose donc, dans sa première partie, les controverses qui se firent jour autour de la « Catholica ». Son point de départ est naturellement la doctrine du *De catholicae ecclesiae unitate* de saint Cyprien, dont la théologie donatiste devait si fortement s'inspirer. Il montre, en particulier, comment cette doctrine prolonge les théories émises par Tertullien dans l'*Adversus Praxean* sur l'unicité de la substance divine opposée à la multiplicité des personnes. Ces vues semblent avoir été appliquées par Cyprien à l'unité de l'Église opposée à la multiplicité des Églises autonomes. Problème qui devait avoir une longue histoire, rendu plus complexe encore par l'existence d'une double rédaction du chapitre de Cyprien relatif au privilège de saint Pierre ; la chronologie relative de ces deux rédactions est discutée, et les points de vue catholique et protestant devaient s'affronter à ce sujet : « Tout se passe, écrit M. Brisson (p. 59), comme si saint Cyprien avait usé de l'adjectif *catholica* comme d'un mot familier dont il était inutile de préciser le sens. » D'où la nécessité d'enquêtes sémantiques détaillées comme celles auxquelles l'auteur a eu le mérite de procéder, par exemple sur *concordia-consensio-commune consilium*, puis sur *cathedra-primatus* ou sur *traditio-consuetudo* (un Index final de ces mots eût été le bienvenu). Il a cherché à discerner ce qui, dans les termes, touche à l'unité morale ou organique, ou au contraire à des réalités géographiques. Je vois seulement mal comment se justifie sa traduction (p. 63) de tel passage de Cyprien dirigé contre Novatien : « catholicae unitatis adulterum et contrarium caput : une *source* contraire et *sacrilège* d'unicité catholique ».

Un second point de doctrine qui devait avoir les plus graves répercussions au cours du IVe siècle est de théologie baptismale : si la validité des sacrements dépend ou non de la sainteté des ministres. M. Brisson examine ces répercussions en un chapitre peut-être moins personnel, tant les origines du schisme ont été scrutées déjà (Monceaux analysait

de près la controverse entre Augustin et Cresconius ; l'affaire maximianiste fait ici l'objet d'un exposé bien lent). Du moins, M. Brisson montre de façon neuve et très précise comment catholiques et schismatiques ont pu les uns et les autres se référer à l'autorité des exégèses cyprianiques, par exemple celle du *Cantique des Cantiques* sur le jardin clos et la source scellée, ou encore utiliser les mêmes suites de textes. A propos de ces controverses, autrefois brûlantes, il ne cache pas sa très grande sympathie pour les Donatistes, sa sévérité pour saint Augustin et le pouvoir impérial. Il met en relief, non sans raison, un texte étonnant du catholique Optat, qui semble identifier les limites de l'Église universelle avec les frontières politiques de l'Empire romain (Veni de Libano, id est de imperio Romano) ; M. Brisson voit là une excuse pour l'africanisme outrancier des schismatiques. Il est certain que l'idée d'une évangélisation systématique des Barbares, non accompagnée forcément de leur inclusion au sein de la *Romania*, est très tardive, du moins en Occident. La conclusion de ce dernier chapitre (p. 236 : « Le donatisme ne fut jamais un mouvement uniquement religieux ; il fut aussi autre chose qu'un autonomisme habilement camouflé ») fait un peu l'effet d'une réponse de Normand, mais la réserve est prudente.

La seconde partie : « Martyrs et circoncellions », nous fait descendre du plan idéologique au plan politique, économique et social. L'auteur examine d'abord la législation répressive, de Constantin à Honorius, sans qu'on puisse toujours souscrire à ses jugements, par exemple quand il prend à partie saint Augustin : « En écoutant ce prince des théologiens, on croirait entendre le plus aristocrate des patriciens de la vieille Rome (p. 280). » Une telle assertion paraît insoutenable : *plebs*, dans le texte visé, désigne le peuple des fidèles, non la canaille, et la *Cité de Dieu* montre assez la sévérité d'Augustin à l'égard de l'antique Rome, telle que la conçoivent un Tite-Live ou un Symmaque. Je crains que la qualification d'Augustin comme « prince » ne soit ici un coup de pouce de M. Brisson, destiné à lui donner l'air plus aristocratique. Il paraît non moins imprudent de donner, par critique interne, une explication rationaliste d'un miracle donatiste, là où il s'agit, selon toute vraisemblance, du « topos » hagiographique d'un présage annonçant la couronne du martyre. Il faudrait ajouter, à propos de Marculus, l'article de H. Delehaye, *Domnus Marculus*, dans *Analecta Bollandiana*, t. LIII, 1935, et à propos des circoncellions « agonistiques » les définitions antiques du mot (cf. Augustin, *Enarr. in Ps.*, CXXXII, 6, 5, *C. C.*, t. XL, 1930 ; *Épist.* CVIII, 6, 18, *C. S. E. L.*, t. XXXIV, 2, p. 632, 9 ; L. Th. Lorié, *Spiritual terminology in the Latin translations of the « Vita Antonii »*, Nijmegen, 1955, p. 102, 105, 139). Peut-on tirer des invectives d'Optat et d'Augustin qu'il s'agit de « généreux bandits »? M. Brisson lui-même

se retient finalement de le faire (p. 339). Il est peut-être tentant, mais anachronique, de concevoir ces « groupes de choc » à gages comme des militants ouvriers.

Le dernier chapitre, intitulé « L'espérance des pauvres », présente une hypothèse qui prêtera forcément à discussion comme tout ce qui concerne le mystérieux Commodien, mais qui ne manque ni de nouveauté ni d'intérêt. Selon M. Brisson, Commodien est le poète du donatisme finissant. Son principal argument, tiré de l'utilisation des *Testimonia* de Cyprien, n'est malheureusement pas contraignant, car ceux-ci eurent une diffusion considérable, aussi bien dans les milieux catholiques ou en dehors de l'Afrique (cf. Schanz, *Röm. Litt.*, t. III, p. 354). Toutefois, je m'accorderais aisément avec M. Brisson, non seulement pour la date, mais pour la patrie. Parce que je crois Commodien lecteur d'Orose et de Salvien, et en raison de son attitude favorable aux Goths, j'avais proposé d'y voir, « quel que soit son lieu d'origine », un ascète établi dans le sud-est de la Gaule, au milieu du v^e^ siècle (*Histoire littéraire des grandes invasions*, p. 130). Mais il peut fort bien être imprégné d'idéologie donatiste et être l'un de ces Donatistes réfugiés sur le continent à la suite de l'invasion vandale de 429, comme on en connaît d'autres exemples (cf. p. 214). L'hypothèse de M. Brisson serait vérifiée à mes yeux si l'on pouvait découvrir dans le vocabulaire donatiste des expressions chères à Commodien, comme « dilecti » ou « mendicus Christi ». Mais il est évident aussi que la haine de Rome ou des pouvoirs publics n'est pas l'apanage des seuls Donatistes et ne suffit pas à le sacrer tel.

Le présent ouvrage révélera au lecteur, en d'élégantes traductions, bien des textes antiques peu connus et dignes d'intérêt. Le style est agréable, très coulant ; peut-être est-ce cette éloquence même qui a parfois entraîné l'auteur, lorsqu'il dictait, à des longueurs ou à des jugements trop catégoriques, qui ne sauraient manquer de susciter de vives réactions (cf. *Archives de sociologie des religions*, 1957, p. 143-148). En revanche, l'on eût admis et aimé que ses quatre pages de conclusion fussent encore plus nourries après une si ample et consciencieuse investigation.

Pierre COURCELLE.

E. L. FORTIN, A. A., *Christianisme et culture philosophique au V^e^ siècle. La querelle de l'âme humaine en Occident* : Paris, Études augustiniennes, 1959, 195 pages.

Les « Études augustiniennes » poursuivent à un rythme soutenu la publication de travaux savants sur les Pères de l'Église, et la thèse d'université du R. P. Fortin enrichit la collection en un domaine encore mal exploré. Faute d'avoir produit quelque très grand écrivain,

la Gaule du v^e^ siècle a été trop délaissée par les chercheurs : c'est le mérite du Père Fortin — et ce fut aussi la difficulté de son entreprise — d'avoir su rassembler toute une série de recherches autour d'une question abordée par « un auteur qui ne mérite sans doute pas de prendre place parmi les grands noms de la littérature chrétienne », Claudien Mamert.

L'ouvrage débute par un avant-propos de cinq pages, puis une introduction de vingt-sept pages (qu'on aurait eu avantage à réunir, me semble-t-il, pour ne pas multiplier les préambules) qui nous orientent vers une étude de Claudien Mamert : sa vie, sa formation, le milieu intellectuel, son œuvre, très précisément le *De statu animae*. Un premier chapitre : Les adversaires de la spiritualité de l'âme. La doctrine de Faustus de Riez, nous entraîne, comme son titre l'indique, dans le camp opposé : il s'agit toujours de chrétiens catholiques — mais non pas philosophes, comme l'est Mamert — et l'auteur nous fait comprendre, de l'intérieur, la situation inconfortable de ces fidèles qui, par méfiance du paganisme, n'attendent de lumière que de la Bible et lui demandent les vérités naturelles qu'elle n'était point faite pour leur enseigner. Le problème de l'âme mal posé, la recherche mal conduite et la crainte du paganisme dans cela même qu'il offrait de valable, expliquent la polémique soutenue par Faustus contre la spiritualité de l'âme. Le chapitre second : Claudien Mamert et la notion néo-platonicienne de l'âme, et le chapitre troisième : Le néo-platonisme et l'union de l'âme et du corps, constituent le centre de la recherche du P. Fortin. Recherche difficile, minutieuse, très éclairante — et menée avec beaucoup de nuances — sur l'apport de la philosophie néo-platonicienne de Plotin et de Porphyre dans l'œuvre de Mamert, et sur toutes les questions de l'âme débattues dans l'Antiquité. Je dis dans l'Antiquité, car à vrai dire, et surtout à certains moments, on perd un peu de vue Claudien Mamert et tout concourt à cet oubli : d'une part, et sur ce point je me permettrai un reproche à l'auteur, le R. P. Fortin entreprend sur tels passages du *De statu animae* des recherches très approfondies sans avoir, au préalable, fourni une vue d'ensemble de l'œuvre et de sa facture à un lecteur qui, de ce fait, arrive mal à situer le passage et à en saisir tout l'intérêt. D'autre part et surtout, il est évident que Claudien Mamert constituait une base trop étroite pour la recherche du P. Fortin ; l'auteur, avec talent du reste, a dû perpétuellement, dans son ouvrage, élargir les perspectives ; Claudien Mamert devient alors un personnage représentatif qui sert à l'auteur de point de référence pour toutes ses investigations. Un chapitre quatrième : La « rhétorique » du *De statu animae*, croit retrouver la clé qui explique la composition de l'ouvrage ; l'hypothèse a pour

elle sa vraisemblance psychologique, historique et littéraire quand on considère la personne de Claudien, le milieu auquel il s'adresse et la tradition patristique. A la suite de la conclusion de l'ouvrage proprement dit, le R. P. Fortin a joint, en appendice, une étude sur la notion de paideia chez Aristote ; disons seulement, à propos de ces quelques pages, qu'il fait bon d'entendre rappeler au temps des programmes encyclopédiques et de la vulgarisation des connaissances à trop peu de frais, que la culture est essentiellement méthode de pensée.

Sur le plan des méthodes, il faut louer cet ouvrage dont l'auteur se révèle tout à la fois historien de la pensée, soucieux de comprendre toutes les idées dans un large contexte — et il y arrive à l'aide d'une très solide érudition —, philosophe qui se meut avec aisance dans le monde des abstractions et des distinctions les plus subtiles, théologien aussi qui saisit toutes les incidences ou les retentissements doctrinaux d'une proposition philosophique. J'ai dit que le P. Fortin élargissait souvent les perspectives de sa recherche, et ceci m'amène à deux observations pour terminer : l'auteur reprend de grandes questions pour y replacer son propos, mais les reprises restent originales par le souci qu'a l'auteur de revenir aux textes fondamentaux, ce qui le conduit à de précieuses mises au point (je pense, par exemple, à la question de la culture philosophique et de la culture littéraire dans son introduction) ; enfin, ce souci de rattacher sa recherche à des questions plus générales donne au travail du R. P. Fortin une portée qui reste toujours d'actualité : quoi de plus stérile pour l'esprit et pour la foi que l'attitude timorée — paresseuse aussi — d'un Faustus de Riez, en face de ce Claudien Mamert qui, sans génie mais avec sagesse, travaille et demande aux philosophes et à la raison tout ce qu'ils peuvent lui apprendre que la Bible prolonge mais ne remplace pas.

Maurice TESTARD.

Archéologie.

Archeologia e storia dell'arte classica (Enciclopedia classica, dir. G. Battista PIGHI, Carlo del GRANDE, Paolo E. ARIAS, vol. X, t. III-IV) : Torino, Società editrice internationale, 1957, 559 pages et plusieurs centaines d'illustrations.

Les curiosités élargies du public, en particulier un indéniable intérêt pour l'archéologie, d'une part, les progrès de la recherche et les possibilités renouvelées de l'illustration, d'autre part, provoquent la naissance de nouvelles encyclopédies d'histoire de l'art : *L'art et l'homme*, chez Larousse, fait écho à l'*Histoire générale de l'art* de chez Flammarion ; en Italie deux grandes collections sont en cours de publication.